

Lettre de Wavreumont

Périodique trimestriel

N° 165

Janvier-février-mars 2023

Éditeur responsable : Renaud Thon, Monastère de Wavreumont, 4970 Stavelot

Bien chers amis,

Une amie de la communauté me confiait combien la perte successive de son mari et de son fils, à un mois d'intervalle, fut une épreuve extrêmement lourde à porter. Ces deux absences sont venues comme arracher quelque chose d'elle-même, en la laissant attachée, rivée aux objets inanimés, derniers souvenirs de l'âme des disparus. L'histoire d'une vie partagée tourne en boucle dans son esprit. Les images des bons moments l'habitent, mais cela ne lui rend pas le toucher et la voix de ceux qu'on regrette de n'avoir jamais suffisamment aimés.

Dans cette situation, J. était comme vouée et assise auprès de cette peine lancinante qui joue le rôle d'aimant, attirant à elle tous ses intérêts. Il est vrai qu'à l'occasion, elle se laissait bercer par ce que nous dit la foi sur l'espérance d'une vie après... sans trop se laisser convaincre tant le vide est vide.

Mais voici que cette amie, dans un changement de ton, me dit qu'au milieu de cette aridité, il lui est arrivé une chose extraordinaire qui a réussi à la détourner d'elle-même en sa tristesse pour la remettre en mouvement vers la vie. Cet événement, elle le doit à son fils défunt. Quatre mois après le décès de ce dernier arrive l'anniversaire de J. Triste jour, on peut l'imaginer. Et pourtant, voilà qu'on sonne à la porte, un jeune homme s'avance et lui tend un énorme bouquet de roses, avec une carte sur laquelle elle peut lire : "Bon anniversaire, maman. Ton fils qui t'aime par ce bouquet de l'au-delà."

Eh oui, sentant sa mort prochaine, le malade avait commandé chez un fleuriste de Paris cet improbable présent. Vous imaginez le résultat : des heures de larmes irrépressibles et de joie douloureuse. Et surtout un choc qui remet J. dans la force du vivant. Cette irruption de présence au cœur d'un vide désolant redonne confiance et assurance en un lien qui demeure, qu'on peut tenir présent au plus près de soi. Une invitation à se lever et à partir à la rencontre d'autres surprises qui sèchent et ouvrent les yeux.

Le pain d'Emmaüs, le poisson au bord du lac, le linceul rangé à sa place, le prénom de Marie dans la bouche de celui qu'elle prenait pour le jardinier. Tous ces signes sont-ils si lointains de ce qu'a vécu J. ? Bien sûr ce fils astucieux n'est point ressuscité au même titre que Jésus, mais ce qui a inspiré son geste provient de la même source que ce que nous fêtons en ces jours, car comme l'écrivait Hans Urs von Balthasar : "Un amour presque infini entre deux êtres finis n'est possible que si un amour infini et éternel agit aux tréfonds d'eux-mêmes."

Bonne fête de Pâques.

Frère Renaud

En ce mois de février nous avons eu la joie d'accueillir comme deuxième membre de notre oblature régulière œcuménique Birte Marianne Day, qui est devenue Sœur Julian. Une soixantaine de membres de sa paroisse anglicane *Holy Trinity* de Bruxelles étaient présents pour célébrer cet événement, avec à leur tête le Père Paul Vrolijk. Voici le petit mot qui fut prononcé à cette occasion :

Chère Birte Marianne,

Depuis que je te connais, je te perçois comme une chercheuse enthousiaste, presque inutile d'ajouter "de Dieu" puisque l'adjectif en porte déjà la trace, et qu'Il n'est pas loin de tout ce que tu entreprends. C'est d'ailleurs lors d'une session d'hébreu que tu posas pour la première fois le pied sur la colline de Wavreumont, dans ton souci d'approfondir la Parole du Seigneur.

Ton double prénom peut éclairer ta personnalité : Birte, autrement dit Brigitte, évoque la part mystique de ton être, ton goût intense pour la prière et ta joie d'être pleinement à Dieu. Et Marianne, qui peut évoquer cette femme au bonnet phrygien, symbole de la république, s'accordant avec ton aptitude à investir dans le réel, de créer des projets, de mettre en lien des personnes, d'avoir élevé deux beaux garçons, Jonathan et Jacob, et de mener à bien une vie professionnelle, ainsi que des engagements au sein de ton Eglise.

Mais ni d'un côté ni de l'autre, tu n'es facilement rassasiée, car tu vises toujours plus haut. Si tu as le don des langues, tu le mets aussi bien au service du bureau de l'hôtellerie que du secrétariat au chapitre général avec le même flegme et la même compétence. Si tu as une expérience mystique, tu sais la garder dans le secret du cœur comme la partager à une personne, ayant jugé que cela l'aiderait à se laisser toucher par l'évangile. Si tu vises toujours plus haut, tu sais que ce plus haut ne peut être que l'amour qui donne consistance aux dons reçus.

Tu as choisi Wavreumont pour développer un œcuménisme du quotidien, une vie chrétienne toute simple, partagée avec des frères et des sœurs. C'est peut-être en cette voie que tes deux prénoms peuvent véritablement trouver leur complémentarité et s'unir en un troisième terme d'accomplissement d'amour. Cela se réalise dans le prénom que les membres de ta paroisse ont choisi pour toi en ce moment important de ta vie, Julian, évoquant Julian de Norwich, à qui le Christ fit don de cette parole dans ses révélations : *All shall be well*. Tout finira bien !

Frère Renaud

LE MAL

Il m'a été demandé d'animer cette journée autour de la question du mal, et de l'aborder à deux niveaux. D'abord, le mal comme question et mystère, dans sa dimension phénoménologique et dans sa dimension biblico-théologique. Ensuite, dans une perspective spécifiquement théologique : que peut-on dire du thème proprement chrétien de la rédemption ?

I. Le mal, question et mystère

Le mal, sa constance au cœur de l'expérience humaine, sa violence et son imprévisibilité étonnent et interpellent. L'affrontement à cette réalité se dit et se lit tout au long de l'histoire et dans toutes les cultures. Comment en parler ? Que pouvons-nous en dire et en penser puisque nous devons bien vivre avec lui. Je propose ici une approche principalement théologique, étant entendu qu'il y a un lien étroit entre théologie, anthropologie philosophique et sciences humaines. Je ne prétends pas avoir ici la réponse à la question qui m'est posée, la seule approche sensée ou légitime. Simplement partager ma réflexion humaine et croyante à ce sujet.

Avant d'entrer dans la réflexion, il faut observer que l'existence du mal, et en particulier du mal dans toute son horreur, est l'une des raisons philosophiques principales de la négation de l'existence de Dieu, cette objection radicale est aussi partagée par nombre de gens ordinaires. Ce n'est pas sans lien avec cette question que nombre de Juifs, aujourd'hui, sont athées. Hans Jonas a publié une réflexion particulièrement profonde à ce sujet : *Le concept de Dieu après Auschwitz* (1984 ; traduction française, Payot, 1994).

1. Le mal comme phénomène

Pour introduire notre réflexion, six flashes en lien avec notre actualité et deux figures du mal plus générales.

– Première figure du mal. Le tremblement de terre en Turquie et en Syrie. Un tremblement de terre de plus, particulièrement violent et destructeur. Sans doute, y a-t-il eu faute grave de la part de nombre d'entrepreneurs qui n'ont pas tenu compte des lois et règlements s'imposant à toute construction pour des raisons de sécurité. Mais il y a le fait même du tremblement de terre. Il y en a eu de très nombreux tout au long de l'histoire. On se souvient en particulier de celui de Lisbonne, le 1^{er} novembre 1755, entre 50 et 70.000 victimes. Autant ou plus que celui de Turquie et de Syrie, dans une ville qui alors était beaucoup plus petite que nos grandes villes d'aujourd'hui. À cette époque, il faut des semaines et même des mois avant que toutes les informations disponibles sur cet événement, sa description, ses circonstances, ses conséquences, soient diffusées : c'est un autre monde que celui de notre communication immédiate et des réseaux sociaux ! Les répercussions philosophiques de cet événement dramatique sont considérables. Voltaire met en cause la théodicée dominante – c'est-à-dire le discours théologique ordinaire sur Dieu – selon laquelle cet événement comme tout autre résulte d'une volonté de Dieu en vue d'un plus grand bien. Il réagit assez rapidement, à peine un mois après la catastrophe, mais publie de façon plus développée au début 1756. À partir de janvier 1756, Kant de son côté, jeune étudiant en philosophie, publie trois opuscules consacrés à ce tremblement de terre. Pour lui, il ne faut pas chercher des raisons théologiques à cet événement, c'est par le chemin de la raison qu'il faut le comprendre, dans une meilleure connaissance de ce que sont la nature et l'homme dans la nature. L'un et l'autre mettent en garde contre une récupération théologique des événements du monde.

L'être humain fait partie de la nature. Il est fragile. Il peut être victime de la nature : les grandes catastrophes naturelles en témoignent. Cette vulnérabilité mortelle est naturelle. Quand elle survient, elle crée l'effroi. Est-elle cependant de l'ordre du mal ?

– Deuxième figure : la guerre en Ukraine. On sait de plus en plus les horreurs de cette guerre, comme de toutes les guerres d'ailleurs. On voit la violence destructrice des nationalismes radicaux, la violence destructrice de la soif de pouvoir et de domination. Dans le cas présent, il y a le discours de propagande totalement mensonger, construit consciemment – type de discours présent à un certain niveau dans toute guerre – discours qui justifie cette guerre en raison, est-il dit, du caractère nazi des dirigeants ukrainiens, de la dissolution morale de l'Occident, de la volonté de celui-ci de détruire la nation russe. Et en appui de ce discours, le patriarche de Moscou, Kyrill, développe la mystique de la Sainte Russie de toujours. (Remarque : dans les années 80, le discours de l'épiscopat argentin, qui défendait la dictature sanguinaire du régime militaire au nom de la défense de la civilisation chrétienne, n'était pas très loin du discours de Kyrill !) Dans cette guerre, Moscou méprise totalement le droit international et les traités signés par la Russie, et le droit de la guerre dans sa violence destructrice contre les civils... Que se passe-t-il dans la conscience d'un homme comme Poutine, dans celle d'Evgueni Prigojine, le fondateur du groupe Wagner, dont la violence et le mépris de la vie sont sans borne ?

J'ajoute : dans cette guerre, comme dans bien d'autres, on sait la violence et la cruauté directes d'une part significative des soldats. On sait que lors de la guerre d'Algérie, des méthodes de formation militaire ont été élaborées par l'armée française visant à faire s'écrouler les résistances naturelles de la conscience par rapport aux pratiques les plus dégradantes de la torture : pour cela il faut dénier à l'ennemi son identité d'être humain. On sait que ces méthodes ont été importées et enseignées en Amérique latine à Panama dans l'école militaire des Amériques. On sait la cruauté aveugle et sans borne, suscitée par l'idéologie politique alimentant la haine, qui s'est déchaînée lors du génocide au Rwanda, y compris au sein de communautés chrétiennes évangélisées depuis plus d'une génération. Comment comprendre cette dissolution totale de l'âme humaine ?

– Troisième figure : le féminicide, mot très récent. Il y a une figure singulière de la violence qui frappe spécialement les femmes. Depuis toujours semble-t-il... On en prend davantage conscience aujourd'hui. Les relations de couple qui se dégradent et s'achèvent par un assassinat. C'est presque toujours la femme qui en est la victime. Et aussi les aventures amoureuses qui finissent mal, là encore par un assassinat de la femme. Et encore le viol qui, parfois, conduit à l'assassinat.

Dans les conflits guerriers, toujours et partout, il y a eu de nombreux viols, les soldats cherchant à assouvir leurs désirs sexuels, et dans certains cas il y a eu la prostitution organisée et imposée au service des combattants. De plus et souvent, le viol est utilisé comme arme de guerre, pratique systématique de destruction de l'ennemi, de la communauté, de la dignité du peuple. C'est le cas actuellement en Ukraine, il y a de multiples témoignages à ce sujet. C'est le cas à large échelle au Kivu et dans la région des Grands Lacs au Congo. Le Docteur Mukwege, celui qui répare les femmes, en témoigne abondamment. Pourquoi chez l'homme un tel mépris violent des femmes ? Comment dans son cœur, une telle violence prend-elle racine ?

– Quatrième figure du mal contemporain : les fake news. Le mensonge dans les relations humaines a toujours existé partout et dans toutes les cultures. Le mensonge dans le domaine politique également. Depuis quelques années, en raison en particulier des réseaux sociaux, le mensonge politique s'est particulièrement développé et répandu. C'est à partir de la campagne électorale de Trump aux États-Unis en 2016 et du débat sur le Brexit en Grande Bretagne que le mot fake news s'est imposé. Ces événements ont en effet été empoisonnés par l'usage systématique du mensonge, par les fake news. Les mensonges étant publiquement dévoilés, il a de fait été admis publiquement que cela n'avait aucune importance, que cela ne changeait pas l'opinion qu'on pouvait avoir soit concernant Trump soit concernant le Brexit... Les fake news se répandent aussi dans d'autres domaines, par exemple autour de la covid et des vaccins. Certains revendiquent aujourd'hui de pouvoir se situer dans une ère de post-vérité : la vérité n'a plus aucune importance, seule compte l'efficacité de l'action. Cela pose d'énormes questions éthiques : c'est la démocratie qui est ainsi menacée.

– Comme croyant, je veux évoquer ici une cinquième figure particulièrement dramatique et interpellante du mal : Jean Vanier. Jean Vanier, le fondateur de l'Arche, cette institution admirable d'humanité dans l'accueil des personnes handicapées, la reconnaissance de leur éminente dignité, de leur pleine humanité ; expérience concrète de fraternité... Et puis, brutalement, on découvre un autre Jean Vanier totalement inconnu, une face dramatiquement sombre et masquée de sa personnalité. Dans le plus grand secret, sa manipulation, son emprise sur des femmes adultes non handicapées, dans un rapport de jouissance sexuelle légitimée par une mystique érotique totalement délirante. Cette mystique initiée par un dominicain, Thomas Dehau, décédé en 1956, et ensuite développée et mise en œuvre par deux de ses neveux dominicains, Thomas et Marie-Dominique Philippe. Théologie mystique secrète qui affleure seulement dans leurs écrits, mais jamais explicitement dévoilée, et à l'origine de la création d'une véritable secte ésotérique totalement clandestine. On n'a rien vu, on n'a pas voulu voir les signaux d'un dérapage...

Et la question : comment Jean Vanier, cet homme lumineux, considéré pratiquement par tout le monde comme figure de sainteté, comment a-t-il pu adhérer à cette secte et à ses pratiques, menant ainsi une double vie ? Nous tous, nous avons en nous des côtés sombres, dont nous sommes plus ou moins conscients. Mais atteindre un tel point de contradiction, comment le comprendre ? Un homme qui a fait tant de bien, suscité un tel mouvement de fraternité évangélique et qui a, par ailleurs, détruit la vie de dizaines de femmes plus ou moins consentantes parce que aveuglées par le discours mystique ? Un homme qui, interpellé, a jusqu'au bout été dans le déni total. Comment comprendre ? Nous n'avons pas d'explication. Et dans un cas comme celui-là, aucun psychiatre non plus n'a d'explication. Et j'ajoute : ni aucun théologien. J'y reviendrai. Question brutale de l'empire du mal.

– Sixième figure dramatique du mal qui touche directement l'Église : la pédophilie, la violence sexuelle vis-à-vis des femmes (qu'on pense au film sur Arte qui a dénoncé le viol dont sont victimes des religieuses), et les multiples formes de l'abus de pouvoir, de l'emprise morale et spirituelle, telles qu'elles se sont révélées en particulier dans les nouveaux mouvements. Depuis des années, François dénonce le cléricalisme, avec raison. Mais je pense qu'il ne va pas jusqu'au bout du problème, car on dit que les causes de ces dérives sont d'ordre systémique. La perversion ou la dérive morale individuelle n'expliquent pas l'ampleur dramatique du phénomène au sein de l'Église. La conception sacrale du prêtre ou du leader charismatique ont des conséquences tragiques. Dans ce contexte, très largement, le souci prédominant a été de préserver l'institution de l'Église et son image publique, dans le refus d'écouter des victimes. Le caractère systémique réside dans le lien entre, d'une part, la

sacralisation de la figure du prêtre et, d'autre part, le souci premier de préserver l'image de l'institution. Ce mal est d'autant plus scandaleux que l'Église se prétend porteuse de Bonne nouvelle pour tous et être maîtresse de vertu !

– Septième figure plus générale et permanente : la mort des enfants. Un enfant qui meurt d'accident ou de cancer est source évidente de douleur, pour les parents en particulier. Mais plus que cela : cette mort choque. Cet enfant n'aurait-il donc pas eu le droit de vivre ? Spontanément, on dit : c'est injuste ! Est-ce de l'ordre du mal ? Est-il adéquat de parler d'injustice ? Dans le concret de la vie, cette figure interpelle et interroge.

– Et encore, huitième figure, la maladie d'Alzheimer, cette dégradation de la personnalité, destruction progressive de la conscience, de la capacité de communication, de la reconnaissance des plus proches, en particulier de l'époux ou de l'épouse dans le lien affectif le plus fort. Qu'en est-il de l'humain dans ce mal sournois ? Et il y a aussi les événements et les moments où tout s'effondre : deuil, séparation...

Avec ces huit figures, j'évoque la puissance du mal, sous ses formes variées. On peut certainement ajouter encore l'une ou l'autre figure supplémentaire. Celles-ci suffisent à planter le décor questionnant et plus ou moins tragique de la question. Pourquoi tant de mal ? D'où vient-il ?

2. Relecture de la Genèse

Le mal apparaît au chapitre 3 de la Genèse. Ce récit a profondément marqué la théologie et la pastorale de l'Église catholique et plus largement de l'Europe. La lecture du texte a été caractérisée par deux approches complémentaires.

Il y a d'abord la lecture historicisante du texte, comme de l'ensemble de la Bible, qui tient pour évidence que les textes relatent réellement et de façon historique ce que racontent les textes. Le récit de la Genèse, création et chute, est ainsi lu comme le compte rendu historique effectif de ce qui s'est passé à l'origine du monde et de l'humanité. La suite des récits et livres de l'Ancien Testament sont de même la chronique exacte des événements du passé. Malgré le progrès des sciences historiques à partir du 18^e siècle et des sciences bibliques, surtout en milieu protestant au 19^e siècle, malgré l'ouverture difficile mais progressive de l'Église catholique dans ce domaine, au plan officiel seulement au milieu du 20^e siècle, pour certains croyants on en est resté à cette approche. C'est vrai plus ou moins largement dans les milieux évangéliques, mais ce l'est aussi de la part de minorités catholiques, en particulier aux États-Unis : les théories créationnistes ont toujours cours.

Une deuxième approche complémentaire de cette conception historicisante s'exprime dans la théologie du péché originel qui a été formalisée par saint Augustin. Il faut cependant souligner qu'on a durci son approche. En résumé : Adam et Ève, le premier couple historique, a été créé au paradis terrestre dans un état de bonheur total, sans souffrance et connaissant l'immortalité. Ève a succombé à la tentation offerte par le diable sous la forme du serpent, elle a mangé le fruit défendu et elle a entraîné Adam. En conséquence, les hommes non seulement deviennent mortels, mais de plus, en raison de leur péché, ils sont maudits par rapport à Dieu : la mort n'est pas seulement physique, elle est aussi éternelle, elle implique la condamnation à une souffrance éternelle loin de Dieu. La destinée naturelle de l'homme, c'est désormais l'enfer. Par rapport à cette perspective très sombre, seul le Christ, par sa mort sur la croix, a pu

racheter l'humanité de cette damnation, à condition d'adhérer à l'Église par le baptême. C'est le thème théologique de la rédemption. J'y reviendrai en deuxième partie.

Mais relisons le récit de la Genèse. Une évidence commune aujourd'hui : le récit de la Genèse est de caractère proprement mythique (comme le sont largement aussi, dans la suite, les récits concernant Abraham ou l'Exode). Selon la définition donnée par Wikipédia : "Un mythe est une construction imaginaire qui se veut explicative des phénomènes cosmiques, psychologiques et sociaux et surtout fondatrice d'une pratique sociale en fonction des valeurs fondamentales d'une communauté à la recherche de sa cohésion." Affirmer que le texte est de caractère mythique ne signifie pas qu'il ne soit pas porteur de sens y compris pour nous aujourd'hui, dimension de sens proprement humain, d'abord, mais aussi pour nous dimension théologique.

On ne cesse de lire et relire les récits largement mythiques que sont les tragédies grecques parce qu'elles disent des choses fondamentales de l'humain. Il suffit de penser à l'usage de l'image d'Œdipe telle qu'elle est réinterprétée par Freud. De ce point de vue, il est important de réintégrer le texte biblique au cœur du patrimoine culturel de l'Europe. Il n'y a pas longtemps, dans une école officielle, un professeur de littérature avait fait lire un texte biblique à ses élèves. Il a été accusé et menacé d'être licencié parce qu'il ne respectait pas la neutralité et la laïcité de l'école ! Que peut donc nous dire le récit de la Genèse ?

Une première chose : le premier chapitre dit que la création, le monde et l'être humain, sont fondamentalement bons. À chaque étape, Dieu dit que c'est bon, et à la création de l'homme, il dit que c'est très bon. Donc d'abord un regard positif sur notre réalité. On a toujours parlé de péché originel, je pense qu'il faut aussi et d'abord parler de bonté originelle. Par rapport à la question du mal, c'est fondamental. L'Église a clairement pris position, dès les premiers temps du christianisme, contre les théologies et philosophies gnostiques pour lesquelles la création elle-même est soit une chute, soit l'œuvre d'un dieu mauvais.

De ce point de vue, je trouve particulièrement significatif le livre de Marek Halter, *La force du Bien* (Robert Laffont, 1995). L'auteur est juif. À partir de la tradition juive selon laquelle il suffit qu'il y ait trente-six justes pour sauver toute l'histoire, il a été interrogé trente-six personnes qui, au cours de la dernière guerre, ont pris des risques pour sauver des Juifs. Il interroge des chrétiens, des non-chrétiens, des croyants en Dieu, des gens qui ne croient pas. Il les interroge porté par une question permanente : comment est-il pensable que, dans un tel océan de mal, des hommes et des femmes aient risqué leur propre vie pour des gens qu'ils ne connaissaient absolument pas, alors que la masse des gens ordinaires, des gens de bonne volonté, n'ont rien fait, ont laissé faire, ou parfois ont collaboré ? À sa manière, Marek Halter renverse la question de Dieu par rapport à tous ceux qui disent que face à tant de mal, on ne peut pas penser qu'il y ait un Dieu. Il se demande : d'où vient ce bien ? d'où vient cette force du bien constatée chez certains témoins ? n'est-ce pas là en creux le signe qu'il y a un Dieu ? Marek Halter le suggère, sans le dire explicitement.

Deuxième élément proprement théologique : ce premier chapitre dit que l'homme et la femme sont créés à l'image de Dieu. Il s'agit bien de l'homme et de la femme dans leur dualité et leur différence, mais pas du couple en tant que tel (il y a manipulation du texte quand on l'utilise comme argument pour condamner l'union homosexuelle). Dire que l'homme et la femme sont l'image de Dieu nous préserve d'idéaliser l'image de l'humanité de Jésus dans son rapport à Dieu : parce qu'homme seulement, Jésus ne peut être l'image parfaite et plénière de Dieu. Son

humanité masculine n'est pas une plénitude, mais une limite. Je ne développe pas ici cette affirmation proprement théologique, mais pour moi elle est importante.

Troisième élément, au chapitre deux il est dit clairement que l'être humain ne peut être solitude, il est homme et femme, il est essentiellement un être relationnel. L'être humain n'est pas d'abord un individu en totale autonomie, contre une certaine conception actuelle de l'individu, il est personne, c'est-à-dire être relationnel, cela est constitutif de son humanité, de son identité¹. J'ajoute qu'en théologie chrétienne, Dieu est trinitaire, c'est-à-dire que Dieu en lui-même est être relationnel. Et cela a des implications éthiques importantes. Que je ne développe pas ici.

Quatrième élément : quant au rapport à la création, à la nature, dans le contexte contemporain, il faut aussi s'interroger sur la tension entre le thème de la domination et de la maîtrise, au chapitre un, et celui de la culture du jardin, au chapitre deux. Je ne m'y arrête pas non plus.

Le cinquième élément est celui de la chute, qui apparaît au chapitre trois. Plusieurs traits du récit sont à retenir du point de vue de notre questionnement sur le mal.

Premier trait : l'être humain peut manger de tous les fruits, sauf ceux d'un seul arbre, celui de la connaissance du bien et du mal, car en manger conduirait à la mort. Que retenir de cette interdiction, ou plutôt de cette mise en garde ? L'être humain est appelé à une grande prudence : s'il s'arroge le droit de définir subjectivement ou selon son intérêt ce qui est le bien et ce qui est le mal, les conséquences d'un tel choix peuvent être meurtrières. On le voit bien dans les exemples que j'ai donnés : la guerre en Ukraine, le génocide rwandais...

Deuxième trait : le serpent. Qui est-il ? Le texte n'en dit rien. Il est généralement identifié au diable, le trompeur. Plutôt que l'identifier ainsi au diable, la lecture que Ricoeur fait du texte me paraît plus éclairante. Qui est la cause du mal ? Est-ce Dieu ? Est-ce l'homme ? Non, c'est le serpent, autrement dit et négativement : ni Dieu ni l'homme ne sont la cause radicale du mal dans le monde. Cette cause est et restera une énigme : le serpent est le signe de cette énigme. Nous n'avons donc pas de réponse à cette question.

De ce point de vue, l'identification du serpent avec le diable est-elle totalement non pertinente ? Pas nécessairement. Il est évident que dans la tradition de l'Église, dans sa théologie et sa prédication, le diable occupe une place importante. Le pape François s'y réfère souvent. Personnellement, je m'interroge. Il y a des dimensions de l'univers qui nous échappent. Si Satan existe, il fait partie, d'une manière ou l'autre, de l'univers, c'est-à-dire de la création de Dieu : il n'est pas un autre dieu. Y a-t-il un monde invisible, anges et diables, situés entre Dieu et notre univers visible ? Il y a de l'invisible : comment l'interpréter² ? Il est évident aussi que cette figure du diable répond, partiellement au moins, à la question du mal, de son origine, de sa présence. Mais personnellement, je m'interroge. On ne peut exclure l'existence du diable, car pas plus qu'on ne peut exclure rationnellement l'existence de Dieu, on ne peut exclure rationnellement l'existence d'êtres surnaturels, anges ou démons. Ma

¹ Sur l'individualisme contemporain, Albert Nolan a des réflexions très profondes. "Notre histoire a connu nombre de personnalités à l'ego démesuré : des rois, des conquérants, des dictateurs ; mais en Occident aujourd'hui, la culture de l'ego semble être l'idéal de chacun. L'individualisme imprègne pratiquement tout ce que nous faisons. C'est un principe de base. C'est comme une religion. Nous vénérons l'ego. [...] Toutefois, l'ego, n'est pas mon moi véritable. Ce n'est pas moi. C'est une image fautive de moi-même. C'est l'illusion que je suis un individu séparé, indépendant, isolé et autonome" (*Suivre Jésus*, Paris, Cerf, 2009, pp. 38 et 47).

² Cf. le livre témoignage très intéressant de Marie DE HENNEZEL, *Vivre avec l'invisible*, Paris, Laffont, 2021.

question est celle-ci. Nous avons renoncé aux preuves de l'existence de Dieu, mais nous avons aussi renoncé à invoquer Dieu comme explication de l'origine du monde : nous ne pouvons penser Dieu à partir de l'ordre causal. De même ne faudrait-il pas renoncer à penser le mal à partir d'un modèle causal : Satan serait la cause ultime du mal dans le monde ? Je préfère en rester à l'énigme.

La peine imposée à Adam et Ève nous permet de donner sens, au moins en partie, à la tradition théologique du péché originel. Ce péché nous habite du fait de notre naissance dans l'humanité, il est une sorte de force intérieure porteuse de mal. Nous pouvons traduire cette expression mythique de la chute de la façon suivante. La perspective mythique suppose qu'il y a une première condition humaine d'innocence et de bonheur dont, à un certain moment, les premiers humains seraient déçus. Cette idée d'innocence originelle, de parfait harmonie, ne peut avoir aucun sens pour nous compte tenu de ce que nous savons des origines de l'humanité au sein de l'évolution du monde vivant, du monde animal et en particulier celui des hominidés, ces ancêtres à la fois des grands singes (chimpanzés, bonobos et gorille) et de l'homme, qui se sont séparés il y a entre dix et sept millions d'années...

Par contre, le récit nous dit quelque chose sur la condition humaine. D'une part, il est dit à Adam que le travail sera pour lui une peine. "C'est dans la peine que tu te nourriras tous les jours de ta vie. [...] À la sueur de ton visage, tu mangeras ton pain" (Gn 3, 17.19). Il y a la résistance que la nature oppose au travail humain, mais il y a une autre dimension de cette peine. Pour Israël, l'acte fondateur du peuple en tant que peuple est l'événement de l'Exode, c'est-à-dire la libération du travail esclave en Égypte. On ne peut séparer ce qui est dit du travail dans la Genèse et ce qu'il en est dit dans le récit de l'Exode. Relecture contemporaine : il y a quelque chose de faussé dans les relations humaines, le rapport de travail en est une des expressions. La culture n'est pas innocente, et il en est ainsi de toute culture. Nous sommes habités par un ou des héritages qui nous orientent inconsciemment de l'intérieur. L'esclavage était inscrit dans la culture et s'exprimait politiquement. On naissait homme libre ou esclave. Cela paraissait évident et naturel. Le maître, par conviction personnelle, pouvait chercher à humaniser la relation, il n'avait pas la possibilité de se situer hors de cette relation inégalitaire. Il a fallu des siècles pour qu'on se rende compte que cet héritage n'est pas une expression de la nature des choses, et qu'il faut en libérer la société. Actuellement, nous ici, que nous soyons riches ou pauvres, nous dépendons de fait pour notre consommation du travail marqué par la violence et les conditions fondamentalement injustes dans les pays du Sud. Nous n'avons pas la possibilité de nous en soustraire réellement ou totalement. Et en ce sens, nous sommes acteurs de mal. Nous pouvons chercher à améliorer les choses, mais nous ne pouvons pas nous situer vraiment hors de ce système injuste. Nous sommes déterminés par les conditions socio-politiques héritées.

De ce point de vue, on peut se demander : qu'en est-il de l'héritage, du patrimoine des familles très riches ? On peut dire qu'au cours des générations précédentes, la richesse financière a été méritée par le travail de grands entrepreneurs. Sans doute y a-t-il eu travail, effort, sagesse de gestion, créativité entrepreneuriale. Mais il faut se poser sérieusement la question : le travail de qui ? Ce n'est pas seulement celui de ces entrepreneurs. Presque toutes les richesses patrimoniales résultent de l'exploitation de fait de générations de travailleurs qui ont produit la richesse et n'en ont pas eu leur juste part, qui ont travaillé dans des conditions pénibles et souvent très pénibles, qui ont été insuffisamment payés. Et qui ont dû lutter pour obtenir des conditions meilleures et des droits fondamentaux : salaire, congés et horaires de travail, protection sociale, etc. Marx a eu raison de dénoncer cette confiscation. La richesse n'est pas innocente. Les inégalités astronomiques de revenus entre la toute petite minorité des très

riches et l'ensemble de la population sont tout à fait scandaleuses. Mais c'est dans l'ensemble admis par la culture contemporaine et le culte idolâtrique de l'argent.

D'autre part, à la femme, Dieu dit : "Je ferai qu'ençeinte, tu sois dans de grandes souffrances. [...] Ton désir te poussera vers ton homme et lui te dominera" (Gn 3, 16) : c'est comme si on pressentait que, dès l'origine, quelque chose était faussé dans le rapport entre l'homme et la femme. Le récit des dix commandements dans l'Exode ne considère-t-il pas que l'épouse est la propriété de l'homme au même titre que les biens matériels ? "Tu n'auras pas de visées sur la maison de ton prochain. Tu n'auras de visées ni sur la femme de ton prochain, ni sur son serviteur, sa servante, son bœuf ou son âne, ni sur rien qui appartienne à ton prochain" (Ex 20, 17). Aujourd'hui, plus que jamais, nous sommes conscients de cette injustice, mais nous n'arrivons pas à nous libérer totalement de cette relation fondamentalement injuste. Là aussi, tout en étant conscients, comme hommes au sens masculin du terme, il n'est pas possible de s'extraire totalement de cette relation inégalitaire, compte tenu de l'ensemble des conditions sociales et culturelles.

Nous sommes sensibles aujourd'hui à la violence de l'inceste, en particulier vis-à-vis des filles, heureusement : à la campagne en particulier, cela faisait plus ou moins largement partie de l'ordre des choses, de l'initiation des filles par leur père. C'était naturel... Les prises de conscience sont souvent bien tardives.

3. Vivre avec le mystère du mal

Le mal est là, quotidien, parfois brutal, parfois totalement incompréhensible. J'ai évoqué cela dans les différentes figures du mal, parmi d'autres certainement. Le mal qui nous est extérieur, nous frappe ou nous scandalise. Le mal qui nous habite et dont nous sommes acteurs en tant que partie prenantes de la culture et dans la culture : je viens de l'évoquer dans la relecture du troisième chapitre de la Genèse.

Mais il y a aussi ce mal qui nous habite et dont nous sommes, comme malgré nous, directement les acteurs. Une parole blessante qui sort de notre bouche, pas réellement voulue et que nous regrettons après coup. Chez certains, les dépendances à l'alcool ou à la drogue, dont on souhaiterait se libérer, parce qu'on sait que c'est destructeur pour soi-même et souvent pour son entourage, et dont on n'arrive pas à se libérer, quoi qu'il en soit de la responsabilité morale dans ces situations, car il ne faut pas immédiatement identifier faire le mal et pécher. D'autres sont caractériels : il y a là une maladie qui fait souffrir les autres... Comment vivre avec ce mal qui habite la société et la culture, qui nous habite ? Quelques pistes de réflexion à ce sujet.

– Il y a d'abord un devoir de lucidité et d'information : chercher à voir, chercher à comprendre comment et pourquoi le mal semble s'imposer dans les situations de guerre et de violence, dans le fonctionnement fondamentalement injuste du capitalisme financier contemporain, dans les rapports sociaux. Il y a une distance à prendre par rapport au discours dominant. Pour cela, il faut bien choisir ses sources d'information.

– Il y a la volonté d'écouter le cri des souffrants et des victimes et parfois leur colère, et les prendre en compte. La rencontre et l'écoute sont fondamentales : il s'agit de vivre évangéliquement avec le mal, le mal dont l'autre souffre, dont il est victime. C'est, dans l'empathie et la sollicitude, porter ce mal avec lui et, pour autant qu'il dépende de nous, en

alléger le poids, l'en libérer. Les exemples évangéliques de la pratique de Jésus nous ouvrent le chemin.

– Par rapport au mal qui nous habite, il y a le travail sur soi, travail tout autant psychologique, moral que spirituel. C'est ce qu'on pourrait appeler le travail de la vertu. Le catéchisme dit que "la vertu est une disposition habituelle et ferme à faire le bien". La théologie morale parle de la vertu comme un *habitus*. Pour que la disposition de bienveillance, de patience et de non-jugement, par exemple, devienne habituelle, cela demande une forme d'auto-éducation, un travail qui n'est jamais totalement achevé.

– On peut dire que voir et entendre la souffrance de l'autre est aussi de l'ordre de la vertu : cela devrait devenir une disposition habituelle. Mais de ce point de vue, il ne s'agit pas seulement des personnes. Certains groupes dans la population sont victimes de discriminations ou d'exploitation, certains États dans l'espace géopolitique sont eux aussi victimes d'exploitation, de soumission aux intérêts d'États plus puissants. Un regard informé de type systémique est nécessaire si on veut éradiquer ces maux. Les exemples de facteurs d'exclusion, de mépris, de méfiance, de sous-estimation, de jugements de valeur, d'inégalité imposée portant sur des catégories de personnes dans la société sont multiples : les femmes, les personnes handicapées, les personnes homosexuelles (et plus généralement celles qui sont désignées par le sigle LGBTQI+), les Arabes ou les musulmans, les gens de couleur, etc. Et dans certaines sociétés, l'esclavage existe toujours, même si légalement il a été aboli, comme au Brésil. Au niveau géopolitique, il y a eu le colonialisme : les colonies n'existent plus, l'esprit colonial et des fonctionnements de fait coloniaux existent toujours. Il s'agit donc d'un certain regard sur la société, un point de vue situé et choisi, et donc critique.

Il faut cependant aussi être conscient de certaines dérives à ce sujet dans différents domaines. Dérives de l'intersectionnalité : il ne s'agit pas de nier le cumul des discriminations qui pèse sur certaines personnes (par exemple, une femme noire et homosexuelle), ce qu'exprime ce concept d'intersectionnalité. Mais, cette perspective qui cherche à fusionner toutes les discriminations dans une même lutte, aboutit de fait à définir un ennemi commun : le mâle blanc. Dérives aussi de diverses formes du wokisme et de la cancel culture. Il s'agit là de bannir tous les symboles des discriminations contre lesquelles on lutte : c'est le déboulonnage systématique de statues, c'est la réédition corrigée de grands textes de la littérature mondiale, etc. Jusqu'où aller dans ce travail de "purification" ? Faut-il interdire la lecture de *Tintin au Congo*, l'exclure des bibliothèques, ou enfermer un exemplaire dans ce qu'on appelait l'enfer dans les bibliothèques conventuelles, le lieu où étaient conservés les livres mis à l'index, et dont l'accès exigeait une motivation particulière et une autorisation ? Il s'agit plutôt de contextualiser et de former à une lecture critique des œuvres culturelles. Il faut accepter et reconnaître que les réalités ne sont pas binaires, toutes noires ou toutes blanches, il faut éviter tout manichéisme à cet égard.

– Ce devoir d'être à l'écoute de la souffrance de l'autre, personne et communauté, s'applique aussi à l'Église quand on dit que la cause profonde des dérives et souffrances liées à la criminalité sexuelle, aux abus de pouvoir et à l'emprise est d'ordre systémique. Mais il faut également parler de ces autres souffrances des communautés, qui sont liées à la raréfaction des prêtres : les regroupements paroissiaux ne sont plus capables de répondre aux attentes de célébration, tant eucharistique que sacramentelle, ni aux besoins d'accompagnement³. La

³ En ce sens, il faut prendre au sérieux la brochure publiée dans le diocèse de Liège *Rendons l'Église au peuple de Dieu ! Pour en finir avec le cléricalisme*, quelles que soient les maladresses du texte. Cri de souffrance et de colère de personnes profondément engagées dans l'Église.

présence sacramentelle est de plus en plus raréfiée dans les hôpitaux et les prisons. Il y a là aussi un mal à rencontrer. Dans cette perspective, c'est le système des ministères qui demande à être interrogé et fondamentalement repensé. Nous pouvons nous demander si le processus synodal en cours pourra aller assez loin en ce sens non seulement dans l'écoute, mais dans l'ouverture à la recherche d'autres chemins.

Ignace Berten

La seconde partie de cet exposé d'Ignace Berten sera publiée dans la prochaine *Lettre de Wavreumont*. Quelle patience il va vous falloir !

CHRONIQUE

Le 1^{er} janvier, nous terminons la série de messes radiodiffusées qui avaient été prévues avec la RTBF. (*Mais on va remettre cela le 23 avril et du 7 mai au 11 juin !*)

Nous rétablissons la communion sous les deux espèces aux eucharisties de semaine.

Du 8 au 13 janvier, frère Renaud anime la retraite des trappistines de Chimay.

Le 15 janvier, nous organisons un souper de remerciement de nos bénévoles. Pendant les vêpres qui le précèdent, Aleksandr s'engage comme familial au sein de notre communauté.

Du 22 au 24 janvier, le Père Jean-Marc Balhan s.j. nous donne un recyclage sur le Coran. Il vit en Turquie, à Ankara, où il s'occupe d'une paroisse catholique et donne cours d'islam au Centre Sèvres à Paris.

Le 9 février, frère Beto rentre du Pérou après un séjour en famille et un passage à la communauté de Lima. Frère Bernard revient lui aussi au bercail un peu après.

Le 18 février, c'est l'engagement comme oblate régulière œcuménique de Birte Marianne Day qui devient Sister Julian.

Frère Pierre est victime du coronavirus, qui l'oblige à prolonger de quinze jours sa revalidation habituelle à Fraiture.

Un week-end d'oblature très positif accueille quelques nouveaux candidats.

Un petit groupe de réflexion se rencontre avec La Relève pour faciliter le travail de nos cuisinières.

Le 2 mars, frère François participe aux funérailles de Frère Albert Thomé, mariste, à Genval.

Le 4 mars, le dominicain Ignace Berten anime une journée théologique sur le mal. Vous pouvez lire la première partie de sa conférence dans ce numéro.

Frère Jean-Albert passe un séjour bénéfique à Spa Nivezé.

Frère Pacôme rejoint pour une deuxième expérience le monastère orthodoxe de Cantauque.

Le 21 mars, nous accueillons les sœurs de la Paix-Notre-Dame pour fêter la Saint-Benoît de printemps.

Le 26 mars, dans notre église, lecture-spectacle "*Un soupçon d'éternité. Une lecture d'Etty Hillesum*", présentée par Clara Wielick, Mathilde Marsan, Clément Goulesque et le violoncelliste Guillaume Machiels.

Du 26 mars au 31, frère Renaud anime la retraite des trappistines de Brialmont.

Du 31 mars au 3 avril, nous accueillons Emmanuel Falque, doyen honoraire de la faculté de philosophie de l'Institut catholique de Paris, spécialiste en philosophie patristique et médiévale, phénoménologie et philosophie de la religion. C'est une activité commune entre la communauté et La Relève.

Du 2 au 4 juin, notre nouveau

WEEK-END D'ÉTUDES JUIVES

avec Édouard Robberechts

ACCOMPLIR LA TORAH ET LES ÉCRITURES : FIN OU COMMENCEMENT ?

Lorsque Dieu se révèle au Sinaï, il demande à Israël d'accomplir les commandements, de les mettre en pratique. Que signifie cette notion d'accomplissement dans la tradition juive ? Peut-elle vraiment signifier "amener à son terme ou à sa plénitude", comme l'affirment parfois certains chrétiens ? Autrement dit, l'accomplissement signifie-t-il la fin visée par la Torah – et donc potentiellement la fin de la Torah – ou au contraire le commencement d'une vie pleinement entée sur la Torah, pleinement nourrie par la bénédiction de la parole divine ? Peut-on d'ailleurs jamais accomplir la Parole divine, c'est-à-dire en épuiser le sens ?

Attention ! Il y a des personnes qui s'inscrivent déjà...